

DERNIERE HEURE LYONNAISE
EDITION DU DAUPHINE LIBERE
LYON
DIMANCHE

9 MAI 1965

VARIÉTÉS DU DIMANCHE ♦ LYON ♦ VARIÉTÉS

Les artistes lyonnais A LA SÉLECTION MÉDITERRANÉENNE

de la Biennale de Paris, à Nice

LE MERITE le plus évident des sélections régionales, destinées à désigner les candidats, à la Biennale de Paris, est de rompre l'isolement de la province et d'établir, hors de Paris, les soucis et les moyens de la compétition internationale.

Ne l'oublions pas, en effet, Raymond Cogniat, le créateur de la Biennale, a voulu établir un dialogue entre tous les jeunes artistes du monde entier. Il a désiré également aider les cités françaises à s'aligner sur l'heure de la Capitale et à renoncer au confort intellectuel si caractéristique du provincialisme.

Grâce à ces confrontations, les peintres et les sculpteurs, habitant loin de la grand-ville, possèdent la chance de se manifester officiellement dans la capitale. Argument plus important à nos yeux, les créateurs, isolés sur notre territoire, trouvent une enceinte indépendante, favorable à leurs travaux.

Aussi, en janvier dernier, à Charbonnières, avons-nous apprécié ces endances libérales et montré que si certains audacieux n'avaient pas attendu les efforts généreux de la Biennale de Paris pour élever le débat; indiscutablement, la tâche entreprise par MM. Raymond Cogniat et Jean-Albert Cartier, aidés par notre ami Maurice Guérin et les plus importants Casinos de France, doit donner des fruits généreux et apporter, à nos provinces, plus d'audace et de lumière !

La compétition méditerranéenne organisée actuellement par l'U.M.A.M., chère au Dr Thomas, au Palais de la Méditerranée, animé par Maurice Guérin, présente, pour l'historien d'art, une valeur de témoignage. C'est ici, effectivement, en 1963, que l'idée de sélectionner les artistes a pu se concrétiser. C'est grâce à Maurice Guérin et à son amour de l'art que la Biennale s'est

R. DURAND
peinture

Intéressée aux artistes provinciaux et a préparé, avec plus d'équité, l'importante sélection française.

Aujourd'hui, nous taïrons notre chauvinisme local, pour ne point trop mettre en valeur les représentants de notre ville, invités par le Dr Thomas. Nous nous attacherons surtout à souligner les qualités de l'exposition, la valeur des envois provençaux et languedociens, tout en regrettant que les responsables de l'U.M.A.M. n'aient point encore osé s'élancer plus courageusement dans l'aventure et invité quelques artistes très indépendants de leur ville, où s'exprimèrent, pour la première fois, des pionniers comme Yes Klein, Arman, Martial Raysse et Guette !



GIAUME
peinture

Agressifs, des roses bonbons, des rouges insolents, des formes railleuses tracent le cheminement d'un « Transit » anatomique, où les éléments sexys, soulignés par des bas noirs suggestifs, des jarretières tricolores, des bijoux vénéneux, enrichissent les jeux de l'amour et... du hasards, offrandes de chair, plus ou moins faisandées, limitées par les cavernes des entrailles.



Résolument solidaire de l'Ecole de Nancy, du miroir 1900 décoré par Gallé, Prouvé ou Majorelle, la seconde toile de Jim Léon, dédiée à une sorte de Ganymède du Strep-tease, affirme l'alliance du pop' et du surréalisme, la possibilité d'illustrer les obsessions légitimes déli-vrées des convenances et des tabous.

Max Schoendorff, fidèle à la même recherche, montre des soucis très littéraires, sans avoir encore, à notre avis, suffisamment d'indépendance à l'égard de l'expression solennelle des Musées.

Robert Durand, lui aussi, opte pour cet univers réaliste et mythique, où « l'ange des vagues » dresse ses formes implicites et incarnées, prétextes à la réalité inquiétante d'un « Festival pour une bulle ».

Sur les rivages de ses océans intérieurs, Giaume, dont on n'a accroché qu'une seule toile, voit fleurir les fleurs de ses rêves, perlées de lumières et de couleur, arrachées au monde des eaux.

Bataïl — récompensé par le prix de l'U.M.A.M. — a d'excellents paysages où l'on subit l'attraction des faubourgs désolés ; Dody, une vue animée et polychrome du « Mouche-rotte » ; Paulette Bacon, un excellent ciel lié aux dimensions marines par un geste large et dense ; Pel-serat et Régis Bernard, présentent des étendues enneigées; Léon Hardt montre une excellente toile, où le jeune peintre, malheureusement freiné par son métier de décorateur, révèle suffisamment de dons pour multiplier sur la surface, orientée par des obliques et des verticales, des univers prisonniers.

En sculpture, Avoscan possède l'éloquence instinctive de la pierre, la puissance d'un sculpteur né. Aussi, déplorons-nous la désinvolture des organisateurs qui n'ont pas cru devoir présenter la très grande pièce d'Avoscan, exécutée spécialement pour cette manifestation.

AVOSCAN
sculpture

Nous manquerions à tous nos devoirs si nous omettions de signaler la qualité de certains envois méditerranéens.

Sans doute, l'audace est-elle plus mesurée et moins apparente chez les méridionaux que chez les artistes plus septentrionaux. Pourtant comment résister à l'espace de Jeanne Gérardin, dont le « vide » obsédant, introduit plastiquement des valeurs picturales « autres ».

Ici l'artiste n'obéit pas aux sollicitations de ses phantasmes, elle rêve le Réel pour atteindre la substantifique présence et découvrir, sur le sable de la plage, à travers la fenêtre de la maison, le lieu où, peut-être, la vie s'enrichit de tous les exotismes de l'attente. Mieux, on découvre, à travers le quotidien, cette « vie ennuyeuse et facile », métamorphosée par un peintre attentif au merveilleux. Des ors, des gris verdâtres, des bleus profonds s'établissent sur la surface. Jeanne Gérardin possède suffisamment de talent pour créer un monde vertical et profond, encore fidèle aux apparences, mais métamorphosé par la personnalité d'une artiste dont on retiendra le nom.

Ce n'est pas de songe, d'évasion ou de chimère dont Franta nous parle dans sa toile violente et rude, mais d'un « intérieur » créé par les impératifs du désir, domaine charnel où la femme-objet, offre son corps aux éians irrésistibles du plaisir.

La compagne n'est point nommée dans cette œuvre, où seul un corps décapité s'offre : c'est la « peau » qui sollicite le peintre, c'est Eros qui entraîne, encore et toujours, l'éternelle Eve.

Jean-Claude Fahri se détourne de l'expressionnisme et du cri, pour créer, dans des « nuages d'espaces » des matériologies sensibles et puissantes, où l'esthétique raffinée de l'érudit le dispute à celle d'un facteur Cheval facétieux.

Signalons également les tableaux de Balestra, de Ratti, les natures-mortes, mystérieuses et séduisantes de Morini, la toile rauque de Jaurès, la « vie silencieuse » et active de Marze, les paysages vastes de Seguin et de Troin, sans oublier les sculptures de Michel Anasse, de Robert Perot et de Rosny.

René DEROUILLÉ

